

Images du réel

Numéro 238, juillet–août 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47929ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2005). Compte rendu de [Images du réel]. *Séquences*, (238), 50–51.



10^e CHAMBRE, INSTANTS D'AUDIENCE

Le documentariste et photographe Raymond Depardon s'intéresse depuis trente ans aux professions publiques en observant comment ses pairs naviguent entre les rouages de la hiérarchie bureaucratique. Contemporain de Pennebaker et Wiseman, ce cofondateur de l'agence Gamma conserve en fiction (*Empty Quarter*, *La Captive du désert*) le même sens contemplatif, discrètement au service de ses personnages. Après s'être penché sur le quotidien des photographes de presse (*Reporters*), des forces de l'ordre (*Faits divers*) et du milieu hospitalier (*Urgences*), Depardon se retrouve dans une cour de justice dix ans après *Délits flagrants* et plante sa caméra scrutatrice dans les premiers bancs de la 10^e chambre d'audience parisienne, arrêt transitoire pour les accusés de crimes mineurs chapeauté par la juge Michèle Bernard-Requin. On y assiste aux auditions de petits malfaiteurs et récidivistes tenus d'expliquer leurs écarts de conduite, allant de délits bénins tels que des excès de vitesse jusqu'aux méfaits plus graves comme le harcèlement. Les inculpés témoignent à la chaîne avant de retourner devant la juge pour connaître leur sentence. Cette procédure en deux temps permet de saisir la rapidité d'exécution d'un appareil judiciaire devant la plupart du temps composer avec des criminels du dimanche, et la caméra témoin de Depardon filme en gros plan les réactions des accusés dans ce curieux exposé de cinéma vérité en huis clos. Balbutiante et contradictoire, la défense laborieuse de ce défilé issu de la petite bourgeoisie et des minorités visibles porte en elle un remords à fleur de peau, sinon un déni passablement gênant à voir. Bien que les intentions du cinéaste soient nettes et perméables, il demeure d'un goût douteux de juger une seconde fois par la seule captation de la caméra des individus qui, innocents ou non, sont visiblement ébranlés et demeurent somme toute peu habitués à se défendre de la sorte. Hautement discutable.

Charles-Stéphane Roy

■ France 2004, 105 minutes — Réal. : Raymond Depardon — Scén. : Raymond Depardon — Avec : Michèle Bernard-Requin — Dist. : Christal.



BORN INTO BROTHELS

En Inde, dans la ville de Kolkata, anciennement Calcutta, capitale de l'État du Bengale oriental, métropole de plus de dix millions de personnes, se trouve un quartier de prostitués nommé Sonagachi. La photographe américaine Zana Briski, voulant y faire un reportage de longue haleine, décide d'y résider pour comprendre les lieux et s'y faire accepter des gens. Les premiers à l'appivoiser sont les enfants nés dans ce milieu où se côtoient alcoolisme, malheur et saleté. Ils ont pourtant gardé une joie de vivre communicative et une curiosité pour cette femme si différente. Briski décide de leur montrer son travail puis de leur montrer comment elle fait. Devant le succès de ces rencontres, elle intéresse le réalisateur Ross Kauffman à son projet et ils prêtent aux enfants des appareils photo faciles à utiliser. Les enfants produisent des images de leurs réalités qui étonnent souvent par leur beauté.

Pourtant, cette représentation de ce quartier est très partielle et le film a, depuis sa sortie, été l'objet de critiques dures, entre autres de la part d'Indiens. Le quartier de Sonagachi est un des quartiers de prostitués en Inde qui se prend le plus en main et son travail de prévention du sida est devenu un modèle d'action maintenant transplanté ailleurs en Asie. La représentation de cette réalité par Briski est partielle aussi en ce qui a trait aux écoles occidentalisées du film qui sont montrées comme étant la seule solution pour ces enfants. Si l'œuvre vaut par son aspect s'intéressant à l'art comme moyen de sortir d'une réalité sordide, elle joue aussi sur l'exotisme. L'action de Briski et de Kauffman aurait-elle eu le même retentissement médiatique si elle avait eu lieu dans des quartiers malfamés de nos contrées plus riches ?

Luc Chaput

■ États-Unis / Inde 2004, 85 minutes — Réal. : Ross Kauffman, Zana Briski — Scén. : Ross Kauffman, Zana Briski — Avec : Zana Briski, Avijit, Puja, Kochi, Manik, Shanti, Suchitra, Tapaji, Gour — Contact : ThinkFilm.

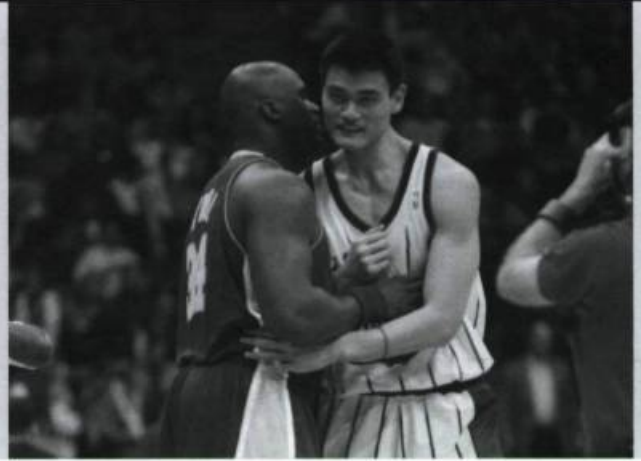


ENRON: THE SMARTEST GUYS IN THE ROOM

Scandale éhonté qui entacha la crédibilité du monde de la haute finance, la déroute du mégafournisseur énergétique Enron mit en cause un système qui n'avait déjà plus grand-chose à voir avec l'offre et la demande. L'entreprise démarrée par Ken Lay a repoussé les limites de la rhétorique spéculative, allant jusqu'à vendre à fort prix les estimations de revenus potentiels... cinquante ans à l'avance ! En s'adjoignant Jeff Skelling, un kamikaze au charme et à la verve redoutablement réconfortants, Lay et ses actionnaires y sont allés de leurs tactiques les plus déloyales pour tester les lois du marché : les licenciements mensuels après évaluation de leur personnel, l'achat-rachat de compagnies bidon, l'inflation des taux énergétiques en créant artificiellement une raréfaction des ressources et l'utilisation abusive de prête-noms auraient donné la chair de poule même au Gordon Gekko du film **Wall Street**, dont le credo était « Greed is good ». Bethany McLean et Peter Elkind de la revue *Fortune* furent les premiers à douter des revenus approximativement déclarés par Enron, dont le slogan était ironiquement « Ask Why », et leur ouvrage collectif *The Smartest Guys in the Room* a inspiré le scénariste de **The Trials of Henry Kissinger** à porter l'enquête au grand écran. Relayant en mode Michael Moore le documentaire **The Corporation**, cette dissertation fluide mais scolaire démonte méthodiquement la mécanique du profit et l'aboutissement du fulgurant dérèglement boursier amorcé au début des années 1980. Dommage que le cinéaste s'en soit tenu paresseusement à l'analyse de McLean et Elkind en s'appuyant sur une ponctuation éprouvée (pourquoi encombrer inutilement la bande-son de tant de chansons populaires ?) et une narration trop frileuse. Dans ce cas, un livre-cassette aurait parfaitement fait l'affaire. Et si Enron était convaincu de vouloir notre bien et qu'il ait pu l'obtenir, l'Amérique corporatiste pourra dormir en paix : les boucs émissaires sont pincés et l'attention publique s'est déplacée en Irak. La voie est libre, mais pour combien de temps, et à quel prix ?

Charles-Stéphane Roy

■ **ENRON : DERRIÈRE L'INCROYABLE SCANDALE** — États-Unis 2005, 110 minutes — **Réal.** : Alex Gibney — **Scén.** : Alex Gibney, Bethany McLean et Peter Elkind, d'après l'essai *Enron: The Smartest Guys in the Room* — **Avec** : Peter Coyote, Bethany McLean et Peter Elkind — **Dist.** : Alliance.



THE YEAR OF THE YAO

Les sportifs, de dieux du stade qu'ils étaient, sont maintenant devenus des célébrités présentées dans toutes les circonstances et, ainsi, des véhicules publicitaires attrayants. La tendance biographique frappe de même de plus en plus les divers réseaux de télé qui nous présentent de ces essais biographiques formatés pour nous montrer le difficile parcours vers les sommets d'un individu sans peur et sans reproche. **The Year of the Yao** est une combinaison de ces deux courants, et a été de plus influencé dans sa production par une section de la NBA, la ligue américaine de basketball professionnel.

On aurait pu s'attendre d'Adam Del Deo, diplômé en sciences politiques et l'un des deux réalisateurs, qu'il présente une vision plus complète et complexe de l'histoire millénaire de la Chine et de ses relations extérieures, présentées ici de manière parcimonieuse. On a surtout droit à des platitudes sur la nécessaire compréhension entre les peuples dans ce film sur le premier basketteur de Chine communiste à devenir étoile du sport américain. Même la présence des parents de Yao Ming, qui demeurent avec lui à Houston et qui sont des anciennes étoiles du sport chinois de l'époque de Mao, est peu mise à contribution. Le film devient alors un résumé étoffé de la première année de travail de cet athlète-recrue de 7 pieds 6 pouces (2,30 mètres) et de ses relations amicales avec Colin, son interprète, lui aussi recrue, dans ce monde hypermédiasé. La musique boursouflée et tonitruante enrobe inutilement les passages intéressants des parties de basket.

Au moment de la sortie du film à Montréal, on apprenait que Yao Ming venait d'être nommé *laodong mojan*, travailleur modèle, par les autorités chinoises qui, en plus de ce travailleur multimillionnaire, ont inclus des entrepreneurs privés tout aussi millionnaires. Ce sont quelques exemples d'une récente révolution culturelle qui doit faire retourner Mao dans son mausolée de la place *Tien An Men*. ⑤

Luc Chaput

■ États-Unis 2004, 87 minutes — **Réal.** : James D. Stern, Adam Del Deo — **Scén.** : James D. Stern, Adam Del Deo — **Avec** : Yao Ming, Colin Pine, Shaquille O'Neal, Charles Barkley, Jerry Yang — **Dist.** : Alliance.